

A sepia-toned photograph of a town, likely in France, featuring a large church with a tall, ornate tower in the foreground. The town is built on a hillside, with modern apartment buildings visible in the background. The sky is filled with dramatic, cloudy light.

ARNAUD
DELATRE

TUTOYER L'ENFER

Les ^{éditions} Presses Littéraires

TUTOYER L'ENFER

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de première de couverture :
© Arnaud Delatre

ISBN : 979-10-310-1493-7
© Arnaud Delatre - Les Presses Littéraires, 2024

ARNAUD DELATRE

TUTOYER L'ENFER

Les ^{éditions} Presses Littéraires

*« La croyance en une origine
surnaturelle du mal n'est pas nécessaire.
Les hommes sont à eux seuls
capables des pires atrocités. »*

Joseph Conrad

1

Jeudi 22 juin 2023 - Parc animalier de Courzieu (Rhône)

Le calme régnait sur l'enclos des loups gris après cette première nuit d'été, la plus courte de l'année. Les chants des oiseaux brisèrent bientôt cette quiétude en montant progressivement en intensité. Une brise légère faisait bruissier les feuilles des chênes et des hêtres, et frémir les hautes branches des sapins tandis que le jour pointait à l'horizon. Des effluves floraux et herbacés parcouraient les bois et les prés des contreforts des Monts-du-Lyonnais. Au-dessus du vallon tournoyait une volée de corbeaux, spectres noirs sur un ciel dont le bleu commençait à s'imposer.

Alors que la lumière chassait l'obscurité, comme tous les matins la meute s'était rassemblée à proximité du point d'eau pour se désaltérer et se reposer après ses activités nocturnes. Le mâle alpha était assis sur un monticule à quelques mètres de la troupe. Deux jeunes loups buvaient dans la mare alimentée par un tuyau jaillissant de la paroi rocheuse.

Un des deux juvéniles releva brusquement la tête en direction du bachat, réserve d'eau dans laquelle s'écoulait la fontaine avant de finir dans le petit étang. Le museau tendu et la truffe vibrante, il venait de percevoir une odeur familière mais atypique à cet endroit. Perturbé, il émit un grognement sourd et s'avança vers le bassin. Les autres loups, alertés par le signal sonore, observèrent la scène avec calme, pour le moment.

L'animal atteignit la source et renifla la surface de l'eau, puis la goûta en lapant. Il pencha la tête sur le côté, interrogatif, gronda une seconde fois puis jappa brièvement pour signifier à ses semblables qu'il avait besoin d'eux. Alpha et la plupart des adultes de la meute se mirent en marche, alors que les louveteaux restèrent allongés aux côtés de deux femelles demeurant en retrait. Ayant rejoint le lanceur d'alerte, les loups humèrent et testèrent à leur tour l'eau, et eurent tous la même sensation. Ils commencèrent à gémir et à gronder, se regardant tour à tour en inclinant la tête. Des hurlements d'excitation fusèrent, emplissant la vallée d'une ambiance mystique d'un autre âge.

David Dellucci, un des soigneurs de l'équipe du matin, était déjà présent avant l'aube et préparait les activités de la journée. Le parc allait de nouveau recevoir un public nombreux, autant attiré par les mammifères sauvages que par les rapaces. Il tendit

l'oreille dès qu'il perçut les cris de la meute, inattendus à cette heure-ci. Il ouvrit la porte du chalet où il se trouvait et se tourna en direction du bruit. Étonné par ce tapage auroral, il marcha vers l'enceinte grillagée pour élucider l'affaire. Il vit rapidement que de nombreux individus étaient agglutinés autour du bachat, hurlant, grognant et bougeant dans tous les sens. Même en s'approchant au plus près de la clôture, il n'observa rien d'anormal. Après réflexion, il attrapa sa radio tout en retournant vers l'abri en bois et appela son collègue de l'oisellerie, *early bird* également :

– Jérôme, tu me reçois ?

– Oui, très bien, répondit ce dernier après quelques secondes.

– Il se passe un truc bizarre chez les loups, je vais devoir rentrer dans leur enclos parce que je ne vois rien de spécial de l'extérieur. Tu les entends ?

– Oui, je me suis fait la réflexion que tu avais dû leur balancer quelques cuissots pour qu'ils crient comme cela.

– Non, je n'ai rien fait, ils tournent autour de la mare, je ne comprends pas. Tu viens assurer mes arrières, au cas où ?

– J'arrive.

Revenu dans son local, David attrapa un sac de viande dans le réfrigérateur et se saisit de sa matraque électrique, instrument qui n'avait encore ja-

mais servi mais qui pouvait être crucial en cas de problème avec un animal.

Il retourna le long de la clôture et balança les pièces de boucherie loin du point d'eau, en parlant aux loups. Ces derniers se précipitèrent vers la nourriture en glapissant, laissant la voie libre au soigneur qui ouvrit prudemment un portillon. Du coin de l'œil, il vit son collègue s'approcher au loin, *taser* à la main, et s'avança vers l'abreuvoir.

D'ordinaire, les canidés ne se préoccupaient pas de l'intrus, dans la mesure où ils le connaissaient et où ils étaient occupés à manger. En ce jour, David sentit bien qu'ils étaient nerveux, qu'ils l'observaient de manière singulière. Il fut même surpris de les entendre grogner lorsqu'ils le regardaient. Il se dit en son for intérieur qu'il devait absolument garder son calme, ne pas avoir peur, au risque d'exciter encore plus les loups. Certains semblaient prêts à courir vers lui pour lui sauter à la gorge. Même avec l'expérience, une telle situation restait extrêmement périlleuse. Il était à deux doigts de rebrousser chemin.

Parvenu à la source, David observa l'eau méticuleusement. Sans être vraiment sûr, il eut l'impression qu'elle présentait un très léger trouble. Difficile à dire toutefois, étant donné l'éclairage encore diffus à cette heure. Toujours attentif à son environnement, il se pencha et renifla la surface.

En mettant ses mains en creux, il recueillit un peu du liquide qui sortait du tuyau. Une odeur ténue, métallique tel le fer ou le cuivre était perceptible et le seigneur fit instinctivement le rapprochement avec la signature olfactive du sang. Si tel était bien le cas, si l'eau de la résurgence était bien souillée par du sang, alors il n'était pas étonnant que les loups l'aient détecté, grâce à leur odorat cent fois plus sensible que celui des humains. Aucune trace visible autour de la conduite ne permettait d'imaginer une pollution autre qu'en provenance des entrailles de la Terre.

Parce qu'il était prévoyant, et surtout parce qu'une contamination chimique s'était déjà produite sur une seconde source du parc, David avait pris le soin d'apporter un petit flacon en plastique en plus de la viande et de la matraque, lui permettant ainsi de prélever un échantillon pour tenter d'éclaircir ce mystère *a posteriori*.

– Dépêche-toi, lui dit Jérôme à voix basse, à travers la clôture. Ils sont super nerveux, je n'aime pas ça.

La meute alternait gémissements, hurlements et grognements, et surtout arrivait au bout des derniers morceaux de viande. Certains commençaient même à se retourner pour revenir vers la mare. Conscient de cela, le prélèvement effectué, David repartit doucement vers le portail, sans courir, sortit

et fit tourner le pêne de la serrure, se mettant ainsi hors de danger.

– Je n’ai jamais vu ça de toute ma carrière, s’exclama le soigneur. Franchement, je les connais bien, les petits, mais là, je n’étais vraiment pas rassuré.

– J’imagine! Et sinon, tu as détecté quelque chose?

– Oui, je pense que leur eau est contaminée par du sang. Mais je ne comprends pas pourquoi ni comment il est possible qu’une alimentation souterraine soit polluée de la sorte. En plus, le forage date de l’hiver dernier, c’est tout neuf.

De nouveau bien à l’abri dans le chalet, David déposa l’échantillon d’eau dans le bac congélateur, pour plus tard, encore perturbé par ce qu’il venait de vivre.

2

Vendredi 16 juin 2023 - Six jours plus tôt - Sarcey (Rhône)

Le soleil était encore haut et ardent lorsque le groupe d'adolescents réalisa que l'heure avait tourné et qu'il était temps de s'arrêter pour aujourd'hui afin de regagner leurs foyers respectifs. Léa avait passé un excellent moment avec ses copains à jouer au tennis, et avait fait le vide dans sa tête par rapport à la semaine de lycée qui venait de s'écouler, semaine compliquée car les résultats de son année de seconde n'étaient pas terribles. Elle et ses camarades avaient fini tôt ce vendredi, période de baccalauréat oblige, et ils avaient pu ainsi passer du bon temps ensemble. Ils commencèrent à rassembler leur matériel puis à se séparer. Léa rangea son sac de sport avant de repartir chez elle à bicyclette.

– C'était top ! On s'est bien marrés, s'exclama Joséphine, une de ses amies.

– Ouais, trop bien, répondit la jeune blondinette. On remet ça vendredi prochain, hein ?

– Sûr!

Une fois ses affaires ficelées, Léa sortit du court et rejoignit son vélo, attaché contre un poteau un peu plus loin vers la salle des fêtes. Elle défit l'antivol, enfonça son casque sur sa tête et enfourcha sa monture.

– Bon week-end à tous, dit-elle à l'attention du petit groupe qui était encore en train de palabrer. À lundi.

Le programme était bien chargé pour Léa, avec entraînement le lendemain pour une compétition d'équitation le dimanche. Ses amis lui firent de grands gestes d'au-revoir, en la regardant partir en direction du bourg. Ils auraient de toute façon de ses nouvelles constamment via les réseaux sociaux auxquels ils étaient connectés en permanence.

Elle connaissait le trajet par cœur et aurait pu le faire les yeux fermés. Parvenue au croisement de la mairie de Sarcey, elle tourna à gauche puis à droite pour rejoindre le chemin du Tacot, tracé centenaire de l'ancienne voie du Chemin de fer du Beaujolais, et route la plus directe pour rallier son domicile. Une fois engagée sur ce tronçon, elle entendit dans son dos le ronronnement d'un moteur diesel, et jeta un œil derrière elle. Effectivement, une camionnette blanche la suivait à quelques dizaines de mètres de distance, en se rapprochant progressivement.

Arrivée au niveau d'un bosquet, Léa décida de se garer et de poser un pied à terre, pour laisser le loisir au conducteur de la dépasser en toute sécurité. Le véhicule continua jusqu'à son niveau, ralentit puis stoppa, contre toute attente. La porte coulissante latérale s'ouvrit alors et un individu cagoulé, portant des gants, sauta à l'extérieur et se rua sur la jeune fille, qui n'eut pas le temps de réagir. L'agresseur lui mit une main sur la bouche et l'emmena de force à l'intérieur de l'utilitaire, tandis qu'un complice sortait à son tour. Ce dernier ramassa la bicyclette, qu'il jeta avec force loin dans le bouquet d'arbres. Il revint vers la fourgonnette, récupéra le sac de sport de Léa et lui fit subir le même sort que le deux-roues. Puis il rejoignit son acolyte, qui finissait de ligoter la gamine, et ferma la portière. Le van démarra en trombe, poursuivit le long du chemin, puis s'évapora dans la campagne. La scène ne dura pas plus de vingt secondes.

Léa était maintenant allongée, pieds et poings liés. Son ravisseur lui avait ôté son casque, noué un bandana autour des yeux et un autre en bâillon, et confisqué son téléphone, à présent définitivement neutralisé. Ainsi, elle ne pouvait ni voir ni crier, mais entendait et sentait parfaitement le véhicule rouler à vive allure et prendre les virages. La panique l'avait gagnée, et malgré la chaleur elle commençait à trembler.

Que pouvait-il bien se passer? Pourquoi s'en prendre à elle? Qu'allaient-ils faire d'elle? Des questions dont elle aurait malheureusement les réponses sans trop attendre.

Aux alentours de 19 h 30, Maryline Fortin, la maman de Léa, commença à s'inquiéter. Elle savait où se trouvait sa fille, et elle avait l'habitude que leur séance de sport et de bavardage s'éternise, voire se termine dans un des troquets du village où les jeunes du coin avaient établi leurs quartiers. Dans ce cas, l'adolescente lui passait systématiquement un rapide coup de fil ou lui envoyait un texto. Mais ce soir, aucune information.

Elle interrompit la préparation du dîner pour attraper son smartphone, et appela Léa. Elle tomba directement sur la messagerie, sans sonnerie préalable, comme lorsque le téléphone est éteint ou qu'il n'y a pas de réseau. Son anxiété grimpa soudainement d'un cran. Elle décida alors de contacter les autres parents et commença par ceux de Joséphine, une de ses meilleures amies, chez qui sa fille pouvait très bien se trouver.

– Bonsoir, Florence, c'est Maryline. Je ne te dérange pas?

– Non, c'est bon. Comment vas-tu?

– À vrai dire, je t'appelle car je suis inquiète. Léa n'est pas encore rentrée et elle ne m'a pas donné de

nouvelles. Ce n'est pas dans ses habitudes. Je voulais savoir si elle n'était pas avec Joséphine, à tout hasard.

– Jojo est là, mais toute seule. Attends, je vais lui poser la question.

Maryline entendit Florence demander à sa fille si elle savait quelque chose, mais n'entendit pas la réponse en retour, trop dans le lointain.

– Bon, désolée de ne pas pouvoir te rassurer, mais Joséphine a bien vu Léa repartir vers le village avec son vélo, quand elles se sont séparées vers 19 h. Et aucune info depuis.

– Tant pis. Merci Flo. Bonne soirée.

Encore un peu plus inquiète, Maryline racrocha et réfléchit quelques instants. Elle décida d'aller voir son mari, probablement en train de ranger ses outils dans son atelier, de l'autre côté du jardin. Richard Fortin était artisan charpentier et consacrait beaucoup de temps à son métier. Arrivée auprès de lui, elle lui expliqua la situation. Pas très loquace comme à son habitude, il proposa de rappeler Léa et d'approcher d'autres parents, persuadé que sa fille avait juste choisi de profiter de cette belle soirée ensoleillée.

Après plusieurs appels tout autant infructueux, l'angoisse monta crescendo. Personne ne savait où leur fille pouvait bien se trouver. Même Richard commença à s'inquiéter.

– Tu ne crois pas qu'on devrait contacter la gendarmerie? suggéra Maryline. Léa n'est pas joignable, ne nous a pas tenus au courant, et n'est chez aucune de ses amies.

– Oui, tu as raison, mais j'espère juste qu'elle ne va pas se pointer la fleur au fusil dans une demi-heure, insouciance.

– Écoute, franchement je préférerais ça.

Ils attendirent encore un peu, au cas où, puis se décidèrent. Vers 20 h 30, Maryline composa le numéro de la gendarmerie de L'Arbresle. Une voix de femme l'accueillit et elle put expliquer la situation. Elle dut répondre à une série de questions, épaulée par son mari, lorsqu'utile. Après quelques minutes d'échange, la gendarme conclut à la nécessité d'envoyer une patrouille pour sillonner les parages, notamment le trajet supposé de Léa entre les courts de tennis et leur logis. Elle leur conseilla d'en faire de même, en rassemblant quelques connaissances pour ratisser les environs.

Ils passèrent dans la foulée quelques appels supplémentaires auprès de plusieurs amis et membres de la famille habitant à Sarcey, en donnant pour consigne que chaque groupe parte à pied de leur domicile en direction des courts de tennis et inspecte les alentours. Maryline et Richard partirent de chez eux alors qu'il faisait encore bien jour, emportant avec eux une lampe torche par précaution.

Leur point de départ au carrefour du chemin du Bois et du chemin du Tacot les amena à remonter ce dernier sur toute sa longueur, puis à emprunter la route de Saint-Romain jusqu'au lieu de rendez-vous. Ils ne trouvèrent aucun élément susceptible de les rassurer.

Au moment où ils rejoignirent les personnes déjà présentes aux terrains de sport, tous levèrent la tête pour regarder l'objet volant bleu marine qui fonçait vers eux en bourdonnant. Dans le même temps, un véhicule de la gendarmerie déboula et se gara au niveau de la salle des fêtes. Un militaire en descendit tandis que l'hélicoptère vint se positionner en vol stationnaire au-dessus de lui. Il fit un signe au pilote, poing et pouce levés, pour lui signifier qu'il pouvait entamer sa mission de recherche avec son équipement. L'appareil reprit alors un peu d'altitude, alluma son projecteur frontal pour améliorer la visibilité et commença son survol de la zone. Le gendarme au sol se dirigea vers le petit groupe et demanda si les parents de la jeune fille insaisissable étaient parmi eux. Maryline s'avança vers lui.

– Bonsoir, je suis la maman de Léa Fortin. Et voici mon mari, déclara-t-elle en pointant son époux du doigt.

– Bonsoir madame, bonsoir monsieur. Je suis le major Grandpré, adjoint du commandant de la brigade de L'Arbresle. Suite à votre appel, on a décidé

d'avoir recours au DAG de Lyon pour nous épauler avec un EC135.

Devant le regard dubitatif de ses interlocuteurs, il reformula :

– Pardon, on a demandé l'assistance d'un hélicoptère du Détachement Aérien de la Gendarmerie de Lyon. Leurs engins ont des équipements de recherche très performants, y compris de nuit. Ils vont survoler le secteur. De votre côté, rien de neuf ? Pas de nouvelles de votre fille ?

– Non, répondit Maryline, le visage marqué par l'inquiétude, toujours pas. Et on n'a rien vu de particulier sur le trajet.

– Eh bien nous sommes là pour ça. On va vous aider à retrouver Léa. Sur ce, je vais me remettre en route avec mon collègue pour sillonner le village. Une équipe cynophile va également arpenter les environs. On vous tient au courant dans la soirée.

– Merci beaucoup. Et désolé pour le dérangement, conclut Richard.

Après quelques échanges pour décider de la suite à donner, le petit groupe prit la direction du centre bourg, dans le but de contrôler les deux bars-restaurants ouverts. La nuit était en train de tomber, et il devenait vain de poursuivre leurs recherches dans ces conditions.

Alors qu'ils discutaient avec la serveuse du restaurant situé sous l'église, le téléphone de Maryline

se mit à vibrer dans sa main. Elle le regarda avec espoir, mais vit un numéro inconnu s'afficher. Elle prit l'appel.

– Allô ? Maryline Fortin à l'appareil.

– Madame Fortin, c'est le major Grandpré. L'hélicoptère a peut-être trouvé quelque chose, probablement un vélo, dans un fourré le long de la route. Et c'est sur le trajet entre les tennis et votre domicile, sur le chemin du Tacot. On peut passer vous prendre pour vous y emmener si vous le souhaitez. Où êtes-vous ?

Maryline, dont l'angoisse commençait à s'intensifier, lui expliqua puis raccrocha. Elle rendit compte à son mari et à leurs proches. Ces derniers prirent congé, peiné, n'ayant plus grand-chose à apporter pour l'instant si ce n'était leur soutien moral. Quelques minutes plus tard, les deux parents anxieux grimpaient à l'arrière de la 3008 de la gendarmerie. Le sous-officier enchaîna, désignant son collègue sur le siège passager :

– Je vous présente l'adjudant Pellegrino, un des enquêteurs de la brigade. Bon, allons voir de quoi il s'agit. Apparemment ce serait une bicyclette vert fluo. Pas facile à distinguer dans la végétation a priori, mais la lumière du projecteur met bien en évidence ce type de couleur dans la pénombre.

La mère de famille prit alors la parole, la gorge nouée :

– Léa a un VTT vert.

Puis elle se tut, alors que Richard restait silencieux.

Ils arrivèrent rapidement sur le lieu de la découverte, à l'aplomb de l'hélicoptère qui maintenait un vol stationnaire et éclairait un bosquet d'arbres en contrebas du chemin. Le véhicule s'arrêta et les deux gendarmes descendirent, lampes torches à la main, en indiquant aux parents d'en faire de même. Ces derniers restèrent sur la chaussée, observant les deux militaires. Grandpré sortit son téléphone et le colla à son oreille, essayant d'écouter son interlocuteur dans le vacarme assourdissant de l'aéronef. Soudain, Pellegrino cria et fit un signe à son responsable.

– Trouvé! J'ai le vélo!

Il se baissa pour relever le deux-roues puis commença à remonter vers la route en coupant au plus court. C'est alors qu'il buta dans un objet encombrant.

– Merde, qu'est-ce que c'est?

Grandpré, qui s'était rapproché pour l'aider, éclaira le sol.

– J'ai bien peur que ce soit un sac de sport. De tennis pour être plus précis.

Il le ramassa, le donna à son collègue et entreprit de sonder les environs alors que Pellegrino continuait vers les parents. Arrivé à leur niveau, il leur

demanda s'il s'agissait bien du vélo et du sac de Léa. Maryline et Richard acquiescèrent, malheureusement, et attendirent la suite, prostrés.

Une dizaine de minutes plus tard, après que les deux gendarmes aient ratissé tout le fourré et rendu compte à l'hélicoptère, ce dernier quitta les lieux et plongea la zone dans l'obscurité puis le silence. Il allait encore explorer la campagne environnante avec sa caméra thermique. Il était à peu près 22 h 30, les recherches à pied allaient s'interrompre là pour le moment, à l'exception de l'équipe cynophile déjà à l'œuvre. Le bilan était affreusement simple : Léa était toujours introuvable et n'avait pas donné de nouvelles, son VTT et son sac de sport avaient été jetés et abandonnés dans la nature sur le trajet entre les courts de tennis et son domicile.

– Nous devons arrêter pour ce soir, je suis désolé, expliqua Grandpré aux parents. Nous reprendrons les recherches dès l'aube, avec encore plus de moyens. Les vingt-quatre premières heures sont décisives donc on va mettre le paquet. De votre côté, essayez de vous reposer, même si ce n'est pas facile. Je vous rappellerai en début de matinée.

Les deux militaires raccompagnèrent les Fortin jusqu'à leur maison, avant de rentrer à la brigade de L'Arbresle pour une courte nuit bien méritée.

3

Samedi 17 juin 2023 - Sarcey

Maryline et Richard avaient passé la fin de soirée au téléphone pour tenter d'organiser la suite des opérations. Ils avaient à peine dormi, tout juste somnolé quelques dizaines de minutes, rien de bien réparateur. Ils étaient dévastés, face à l'inconnu. Pour ne pas inutilement exposer leur fils Victor à ces événements, ils l'avaient confié un peu plus tôt à ses grands-parents, habitant à Bully, un village à proximité. En toute fin de nuit, la gendarmerie les rappela pour savoir s'ils avaient eu des nouvelles de leur fille, afin de ne pas lancer les équipes de recherche pour rien. Ce n'était malheureusement pas le cas.

À 6 h du matin, alors que le soleil venait de se lever, ils partirent en voiture pour commencer à sillonner les environs, une fois de plus. Ils avaient listé quelques lieux où Léa était susceptible d'aller, de se réfugier en cas de problème. Ils avaient essayé de comprendre ce qui aurait pu la pousser à laisser son vélo et à filer à pied, ailleurs. Aurait-elle pu fuguer ?

Ils avaient donné rendez-vous à quelques proches, famille et amis, à une heure décente sur le parking de l'église. Alors que les premiers arrivaient, Maryline reçut un appel du major Grandpré.

– Bonjour madame. Ma collègue m'a dit que vous n'aviez toujours pas d'information.

– Non, toujours rien, répondit la maman d'une voix faible, tristement.

– Nous lançons donc le dispositif de recherche en cas de disparition inquiétante d'adolescent. De nouvelles équipes cynophiles vont arpenter le secteur. Des plongeurs des sapeurs-pompiers vont explorer les étangs des environs. Un hélicoptère va survoler la zone, en plein jour cette fois. On va fouiller tous les abris possibles type cadoles ou hangars. Bref, on met le paquet.

– Merci. Je ne sais pas quoi dire.

– Ne dites rien. Tenez-nous juste au courant.

Alors qu'il s'apprêtait à couper court à la conversation, il se reprit in extremis :

– Ah, j'oubliais : la commandante de la brigade souhaiterait vous rencontrer. Où peut-elle vous retrouver?

– Nous sommes sur le parking de l'église de Sarcey. Nous pouvons attendre là, si elle peut venir rapidement.

– Eh bien ne bougez pas. Je transmets. Merci.

Quinze longues minutes plus tard, alors que fa-

mille et amis étaient partis explorer la campagne, un véhicule bleu marine avec gyrophare se gara à côté d'eux. En descendit une femme d'une cinquantaine d'années, grande et mince, visiblement sportive, cheveux poivre et sel coupés court. Elle s'approcha et tendit la main droite.

– Bonjour. Vous êtes monsieur et madame Fortin, je présume ?

Ils hochèrent la tête en duo.

– Je suis la capitaine Nathalie Parrot, commandante de la Brigade Territoriale Autonome de L'Arbresle. Je tenais personnellement à vous manifester mon soutien en ce moment difficile, et à vous assurer que nos efforts seront à la hauteur de la situation. Nous avons d'ailleurs le support du PSIG de Dardilly, le Peloton de Surveillance et d'Intervention de la Gendarmerie.

– Merci madame, répondit Richard. On espère que tout va bien se terminer.

– Je le souhaite aussi. Nous sommes régulièrement confrontés à des fugues de jeunes filles ou de jeunes garçons. Cela représente environ quarante-mille cas par an en France, et l'immense majorité est finalement retrouvée, dont une grande partie dans les quarante-huit heures qui suivent la disparition. C'est pour cela qu'il faut agir vite.

– Eh bien allons-y, conclut Maryline.

– Juste un point préalable : nous allons devoir

fouiller sa chambre et ses effets personnels, pour ne négliger aucune piste et ne pas passer à côté d'éléments importants. J'ai besoin de votre accord et de votre présence pour cela.

– Vous l'avez, répondit Richard du tac au tac.

– Notre enquêteur sur cette affaire est l'adjudant Pellegrino. Il a déjà démarré sur différentes pistes et va vous contacter. Je vous conseille de rester chez vous pour vous concentrer sur l'investigation, avec son aide. La partie recherche est entre de bonnes mains.

Les Fortin suivirent les recommandations de l'officier, même si cela les démangeait d'aller épauler leurs proches, tous en train d'arpenter les chemins et les bois des alentours. Revenus chez eux, ils continuèrent à passer des appels à toutes les personnes qui seraient susceptibles d'avoir croisé Léa, voire même de l'héberger. Mais en vain.

En milieu de matinée, l'enquêteur désigné les rejoignit. L'adjudant Samuel Pellegrino tenait ce rôle à la brigade de L'Arbresle depuis cinq ans et connaissait parfaitement les environs, étant un enfant du pays. Sous ses airs bourrus d'ancien rugbyman et malgré sa corpulence sans doute liée à l'abus de troisièmes mi-temps, il inspirait confiance grâce à sa bouille joviale assortie de taches de rousseur. Il se présenta de nouveau, puis une fois tous installés

autour de la table de la cuisine, il commença à amener les premiers éléments de l'investigation.

– Le vélo et le sac de sport de votre fille ont été pris en charge par la police scientifique d'Écully pour recherche d'empreintes et d'ADN. La fouille du sac n'a rien montré de particulier, si ce n'est que son téléphone ne s'y trouvait pas.

– Vous avez essayé de le géolocaliser? intervint Richard.

– Oui, et il n'est toujours pas localisable, donc vraisemblablement éteint. Ensuite, nous allons classiquement orienter l'enquête vers les causes probables de disparition. Je sais que cela n'est pas agréable à entendre, mais outre la fugue il faut considérer les filières de prostitution, les filières djihadistes, et l'enlèvement par un proche. Le procureur vient d'ouvrir une information judiciaire.

Le visage défait par la fatigue et l'angoisse, Maryline prit la parole, le ton grave.

– Vous pensez vraiment que c'est ce qui est arrivé à Léa?

– Je souhaite de tout cœur que non, mais nous ne négligeons rien. Et il ne faut pas se voiler la face. Vous ne savez peut-être pas, mais il y a en France chaque année entre sept-mille et dix-mille victimes des réseaux de prostitution. Ce sont majoritairement de jeunes filles de quinze à dix-sept ans, issues de tous les milieux sociaux. Beaucoup sont en

situation de rupture familiale et fugueuses, et près de cinquante pour cent disent avoir subi des violences intrafamiliales parfois sexuelles pendant leur enfance. C'est pour cela qu'une enquête familiale est nécessaire.

Des larmes commencèrent à couler le long des joues de la mère de famille, découvrant les différents sorts qui pouvaient être réservés à sa fille chérie. Elle prit la parole, la voix tremblotante :

– Je ne crois pas à la fugue. Léa est équilibrée et bien dans sa peau. Notre petite famille est stable.

– Je comprends, madame, et c'est pour cela que je dois inspecter sa chambre et ses affaires personnelles. Un de mes collègues spécialisé en cyberrecherche est en train de vérifier les réseaux sociaux. Je vais devoir également vous poser beaucoup de questions, à vous et votre mari, pour appréhender l'environnement de Léa.

Pellegrino démarra par l'exploration de la pièce privée de la jeune fille en présence de la maman, qui passa son temps à ronger ce qui lui restait d'ongles, et à consulter son téléphone toutes les deux minutes au cas où un message soit arrivé. En enquêteur consciencieux, le gendarme passa tout au peigne fin, prit des notes et de nombreuses photos. Il mit dans un sachet une brosse à cheveux pour la confirmation de l'ADN. Il était environ 14 h lorsqu'ils sortirent de la chambre pour rejoindre le père dans

le séjour. Mais celui-ci était parti dans son atelier pour travailler et tenter d'oublier provisoirement la situation. Maryline Fortin leva des yeux cernés et humides vers l'adjudant.

– Alors, pensez-vous avoir trouvé des choses intéressantes?

– Non, rien de probant. Que du classique pour une adolescente. Je vous demanderai juste une photo récente de Léa, que je prendrai avant de partir. Sinon, est-ce que nous pourrions passer un moment ensemble après une courte pause déjeuner? J'ai un certain nombre de questions à vous poser.

– Oui, bien sûr. Je reste à la maison, donc je serai disponible.

Le gendarme quitta le domicile des Fortin le temps d'aller casser la croûte dans le village, et revint en moins de quarante minutes. Après lui avoir ouvert la porte, Maryline l'invita à la suivre et ils prirent place dans le séjour, assis autour d'une grande table. Pellegrino passa deux heures à tenter de cerner la personnalité de Léa, ses habitudes, ses joies et ses peines, et ses relations avec ses parents et sa famille proche. La maman ne montra aucune retenue dans les réponses apportées, à la limite parfois de la crise de larmes, et donna une sincère impression de transparence et de coopération à l'enquêteur. Bien chaud après ce premier entretien, l'adjudant enchaîna avec le papa, dans l'atelier, à l'écart de son épouse pour

éviter toute influence. Richard Fortin s'afficha un peu moins bavard car taiseux de nature. Le discours était cohérent avec celui de sa femme, et n'amena pas forcément plus d'informations, si ce n'était l'absence de conflit père-fille et les bonnes relations apparentes.

En fin d'après-midi, fatigué par cette journée d'investigation, Pellegrino prit toutefois le temps de s'informer auprès de ses collègues avant de quitter les Fortin, pour leur donner les nouvelles les plus récentes possibles. Les équipes déployées depuis le matin n'avaient strictement rien trouvé de nouveau. La zone où le deux-roues et le sac de sport avaient été récupérés n'avait rien livré de plus. La piste s'arrêtait là pour les chiens. Le téléphone et le casque de vélo de Léa demeuraient insaisissables. Aucun témoin ne s'était manifesté. Côté réseaux sociaux, même si beaucoup restait encore à faire, aucun contact ou message troublant n'avait été décelé.

L'enquêteur était tout de même parvenu à se faire une bonne représentation de la jeune fille. Du haut de ses seize ans et de son mètre soixante-trois, la blondinette paraissait bien dans sa peau. Élève moyenne au lycée René Cassin à Tarare, Léa avait une passion, transmise par sa mère : l'équitation. Parmi ses autres occupations, la pratique du tennis et la lecture de mangas prenaient une part conséquente. Elle était décrite comme une gamine

agréable et souriante. Entre une maman infirmière et un papa artisan, accaparés par leurs professions, elle semblait avoir un espace de liberté convenable pour son âge. Pellegrino avait travaillé sur plusieurs cas de fugue, et cette affaire ne s'y apparentait pas, à moins d'une sombre histoire familiale bien masquée ou d'un départ précipité sur un coup de tête avec une copine ou un copain. L'enquête n'en était qu'à ses débuts.

4

Samedi 17 juin 2023 - Début de soirée - Chevinay (Rhône)

Victoire était avachie dans son canapé, face à la télé, et dégustait un plateau de sushis. La soirée s'annonçait calme, rien au programme. Repos.

Elle avait décidé de s'octroyer une pause, un moment de sérénité, après une journée d'animations à Lyon avec les membres de son association, et en préparation de la Fête de la Musique où elle aurait à accompagner son fils, Charles, qui était aujourd'hui chez un copain et ne rentrerait que le lendemain matin. Malgré ses interactions avec de nombreuses personnes, malgré ses quelques amis, elle se sentait seule dans sa vie et n'arrivait plus à établir de nouvelles relations durables, ce qui la minait. En bref, le moral n'était pas au beau fixe.

À 20 h, le générique tonitruant du journal télévisé retentit, et elle écouta les grands titres du jour. Le dernier capta particulièrement son attention : il

était question d'une disparition inquiétante dans le Rhône, près de Lyon. En l'occurrence une adolescente de seize ans, évaporée la veille au soir sans qu'aucune trace n'ait pu être décelée jusqu'à maintenant. Le présentateur démarra par cette information et en expliqua les grandes lignes avant de lancer le sujet.

Le cœur de Victoire fit un bond, et elle sentit une pression d'angoisse sur sa cage thoracique. Elle eut soudain l'impression d'être projetée trois ans en arrière, et de revivre la pire période de sa vie. Une carte dans le reportage pointait sur le village de Sarcey, à une petite demi-heure d'ici, et un journaliste de terrain avec une mine de circonstance détaillait les recherches, vaines, qui avaient déjà été effectuées. Puis le présentateur réapparut et enchaîna sur un autre fait divers.

Toujours sous le choc, Victoire mit quelques instants pour sortir de sa torpeur, alors qu'une vague de souvenirs la submergeait. Trop tard, ce déclencheur était en train de la faire chavirer dans le passé. Des larmes commencèrent à glisser doucement le long de ses joues.

*Lundi 15 juin 2020 – Trois ans auparavant –
Chevinay*

Le car scolaire 528 en provenance du lycée Germaine Tillion s'immobilisa en faisant gémir ses freins au niveau de la Croix de Crécy, sur la D24. Une poignée de lycéens en étaient descendus, heureux de profiter de cette douce soirée et de sentir les grandes vacances s'approcher à grands pas. Comme souvent, plutôt que de s'arrêter au bourg, Manon avait continué le trajet jusqu'à la prochaine halte avec sa meilleure copine Jeanne. Elles pouvaient ainsi discuter quelques minutes de plus dans le bus et flâner ensemble après la descente lorsque les conditions climatiques étaient favorables, ce qui était le cas en ce jour.

Jeanne Lebel habitait ici, dans ce petit hameau. Manon, elle, devait remonter jusqu'au centre-village par les chemins des Saignes et du Lavoir pour atteindre son domicile rue de la Roche. Amies depuis la première année de collège, les deux jeunes femmes de dix-sept ans ne s'étaient plus lâchées depuis. Après que le transport scolaire les ait laissées à 17 h 35, elles avaient papoté jusqu'à environ 18 h 15, d'après la déposition de Jeanne, car cette dernière se souvenait d'être rentrée exactement à 18 h 20 chez elle, à deux pas, un peu plus haut sur la départementale. En ce jour précis, Manon avait

donc vraisemblablement pris les deux chemins qui étaient censés la mener à bon port, mais aucun élément n'avait permis de l'affirmer.

Victoire Paulet, la maman de Manon, institutrice de CE2 à l'école communale de Bibost, était déjà rentrée à la maison depuis longtemps lorsqu'elle avait commencé à s'inquiéter. Connaissant les habitudes de sa fille, elle s'attendait en général à la voir arriver, besace sur le dos, aux alentours de 18 h 45 voire 19 h. Ce soir-là, alors qu'elle organisait l'anniversaire de son fils Charles, elle avait à peine jeté un œil à sa montre, absorbée par les préparatifs. Afin de rendre le moment plus heureux, elle avait invité son ex-mari, Eudes, pour la première fois depuis leur séparation en 2018. Bien qu'elle n'appréciât guère sa présence, elle avait jugé bénéfique pour ses enfants la compagnie de leur père. Tout se présentait pour l'instant sous les meilleurs auspices.

Mais l'heure tournant, elle s'était résolue à appeler Manon sur son portable vers 19 h 15. Aucune réponse, ni même aucune sonnerie, comme si le téléphone était éteint. Elle avait demandé à son fils si par hasard il n'avait pas eu un message de sa sœur, mais là aussi la réponse avait été négative. Quelques instants plus tard, quelqu'un avait frappé à la porte. Pleine d'espoir, Victoire s'était précipitée pour ouvrir et elle avait été immédiatement déçue d'apercevoir le visage radieux d'Eudes.

– Salut Vic! avait lancé ce dernier. Bah alors, ça n’a pas l’air de te faire plaisir de me voir. Qu’est-ce qui se passe?

– Elle n’est pas avec toi, Manon?

– Non, pourquoi? Je devais la récupérer quelque part? J’ai loupé quelque chose?

– Manon n’est toujours pas rentrée. Et je m’inquiète, ça ne lui ressemble pas. J’ai tenté de la joindre, sans succès.

– Je n’ai pas eu d’info non plus. Est-ce que tu as essayé auprès de Jeanne? Peut-être qu’elle est chez les Lebel et qu’elle n’a pas vu l’heure passer?

– Tu as raison, je vais l’appeler.

Eudes était entré et avait fermé la porte tandis que Victoire avait composé le numéro de Jeanne. Elles avaient échangé pendant une bonne minute, sans toutefois comprendre où pouvait bien se trouver Manon, puis avaient raccroché. Si Jeanne, qui était censée tout savoir sur sa meilleure amie, ignorait où elle était, alors le problème devenait sérieux.

– Bon, Eudes, tu veux bien m’emmener faire le trajet entre l’arrêt de bus et ici? Et faire le tour des environs? Charles, tu restes là au cas où elle rentre, hein?

– Oui maman.

Les deux parents avaient quitté le domicile dans le véhicule d’Eudes, avaient descendu le chemin du Lavoir et celui des Saignes puis sillonné le village,

bredouilles. Il était 19 h 45, le ciel était dégagé, la lumière était encore excellente, mais cela n'avait pas permis pour autant de mettre la main sur un quelconque indice. De retour rue de la Roche, Victoire s'était décidée à appeler la gendarmerie de L'Arbresle.

Après s'être assurées que l'inquiétude de la mère était justifiée par des faits concrets, les forces de l'ordre avaient envoyé une équipe d'investigation sur place. En parallèle, jusque tard dans la nuit, famille et amis de Victoire avaient été également mis en alerte et avaient participé pour certains aux recherches sur le terrain. Malheureusement, le bilan avait été nul : aucune information ni aucun élément matériel n'avaient permis de remonter jusqu'à Manon. Après une courte pause en fin de nuit, la gendarmerie avait envoyé du renfort pour poursuivre le ratissage des lieux ainsi que l'enquête de proximité.

Après deux jours d'exploration intensive des environs, d'interrogation de voisins et de recueil de témoignages, tous avaient dû se rendre à l'évidence : Manon s'était évaporée, son sac de lycée et son téléphone n'avaient pas été retrouvés, ce dernier étant muet, et personne ne l'avait aperçue après qu'elle ait quitté Jeanne en fin d'après-midi le vendredi. La fouille de sa chambre et les dépositions de son entourage n'avaient mis en évidence aucune piste particulière.

L'enquête s'était poursuivie mais avait rapidement piétiné, faute de substance. L'hypothèse principale demeurait la fugue, la jeune femme approchant en plus de ses dix-huit ans, même si elle n'était supportée par aucun indice ni par le sentiment des parents.

Face à ce vide, et sans aucun soutien de son ex-mari, Victoire avait plongé dans la dépression, à tel point qu'elle avait dû s'arrêter professionnellement. Elle avait même frôlé le suicide, mais la présence de son fils auprès d'elle l'en avait dissuadée. C'est le support reçu par ses deux meilleures amies, Pascale Lebel, la maman de Jeanne, et sa belle-sœur Estelle, sœur de Eudes, qui l'avait obligée à relever la tête et à aller de l'avant. Pour contribuer à sa reconstruction, elle avait décidé de fonder une association de soutien aux parents victimes de telles disparitions brutales, qu'elle avait baptisé « Victoire pour Manon ». Son but était double : procurer de l'aide, mais également en bénéficier. En plus de l'assistance psychologique que pouvaient s'apporter mutuellement les membres, ce cadre associatif permettait la recherche d'informations sur différents cas non résolus, dans un espoir souvent illusoire de retrouver l'être disparu.

Trois ans après l'abîme créé par ce séisme, il était clair que l'existence de Victoire en resterait bouleversée à jamais. Sa joie de vivre s'était évanouie.

Eudes ayant quasiment coupé les ponts avec elle et Charles après le drame, elle avait dû assumer seule l'éducation de son fils, à un âge où les relations ne sont pas des plus simples. Mais c'est bien à cela qu'elle s'accrochait encore, pour donner un sens à sa vie.

5

Dimanche 18 juin 2023 – Fin de matinée – Chevinay

Les flashes sur les radios locales continuaient à relayer les informations concernant la disparition de cette jeune adolescente, Léa, dans un petit village du Rhône. Touchant à la fibre parentale en chacun de nous, ce type d'événement ne manquait pas de faire réagir la population et faisait écho aux précédents cas survenus ailleurs en France plus tôt dans l'année.

Après une nuit agitée, Victoire se sentait dévastée, comme revenue trois ans en arrière. Les similitudes entre cette affaire et la disparition de sa fille l'avaient fait beaucoup réfléchir, et elle en était arrivée à la conclusion qu'un coup de fil à l'enquêteur de la gendarmerie chargé du dossier de Manon était nécessaire.

Elle prit donc son courage à deux mains et appela la caserne de L'Arbresle. Elle demanda à parler à l'adjudant-chef Baradier, même si elle n'était pas

convaincue qu'il soit en service un dimanche. Elle n'avait pas échangé avec lui depuis plus d'un an, faute de nouveaux éléments dans l'investigation.

– Je suis désolé, madame, répondit le militaire en charge du standard, mais le sous-officier en question a quitté la brigade fin 2022. Le dossier concernant la disparition de votre fille a été confié à un autre enquêteur, l'adjudant Pellegrino.

– Ah, je n'étais pas au courant. Je ne pense pas avoir été informée. Et est-ce qu'il serait disponible, cet enquêteur ?

– Malheureusement non. Il a été mobilisé vendredi soir et tout le week-end sur ce nouveau cas de disparition, et il est sur le terrain aujourd'hui. Je peux toutefois lui laisser un message pour qu'il vous rappelle en priorité demain matin.

– Oui, je veux bien. Je souhaite avoir son opinion sur les ressemblances qu'il peut y avoir entre ces deux affaires, justement. Cela me paraît important.

– Très bien madame Paulet, je transmets.

Les deux interlocuteurs se saluèrent avant de raccrocher. Victoire se sentait frustrée. Frustrée de ne pas avoir été prévenue du départ de « son » enquêteur, et de ne pas avoir pu échanger avec le nouveau et ainsi se libérer d'un poids sur sa conscience.

Elle dut patienter jusqu'au lendemain milieu de matinée avant d'être recontactée par l'adjudant

Pellegrino, qui en premier lieu se présenta et écouta ensuite les remarques de Victoire. Il avait connaissance du dossier de Manon, pour avoir fait le point avec son prédécesseur avant sa retraite, mais ne l'avait pas rouvert depuis, faute d'informations inédites. Et il n'avait effectivement pas fait de lien entre ces deux disparitions.

– Vous savez, insista Victoire, même si rien n'a bougé depuis trois ans, je n'ai pas perdu espoir. Et quand une jeune fille se volatilise un vendredi soir après les cours, à la même époque de l'année, et sans laisser aucune trace, mon instinct de mère me dit qu'il y a peut-être un rapport. Ne pensez-vous pas ?

– J'entends, madame. Les circonstances sont similaires. J'ai été focalisé ces dernières heures sur cette nouvelle enquête, et j'ai lancé les différentes pistes d'investigation. Je n'ai pas encore eu le temps de vérifier d'éventuels liens ou ressemblances avec d'autres affaires en cours, c'est pourquoi je vous ai rappelée si rapidement quand j'ai vu votre message.

– Je vous remercie. Mais franchement, vous pensez qu'il y a un vrai intérêt à faire le rapprochement, ou c'est moi qui suis folle ?

– Madame Paulet, vous avez bien fait de me contacter. À ce stade, nous ne devons rien exclure, et je vous donne ma parole que je vais prendre en considération ces similitudes.